

Liens

«Refuser la perte, c'est refuser l'essence même de la vie»

La philosophie peut-elle nous aider à accepter la disparition d'un être cher? Une interrogation au cœur de «Survivre», le dernier essai de Marianne Chaillan, invitée du Salon du livre de Genève

Ségolène Barbé

Celle de notre jeunesse, de nos illusions, des êtres aimés, puis, un jour, de notre vie... Nous faisons tous l'expérience de la perte. Comment accepter cette règle du jeu cruelle et absurde? La philosophie peut-elle nous aider à mieux vivre notre finitude et à tenir debout face à la certitude du tombeau?

Avec *Survivre* (Ed. L'Observatoire), la philosophe Marianne Chaillan propose aux «Sisyphes humains que nous sommes» un passionnant cheminement dans les œuvres de Platon, Nietzsche ou Spinoza, une quête à la fois personnelle et universelle pleine d'humilité et d'enseignements... Apprendre à survivre, nous explique-t-elle, c'est s'exercer à vivre malgré la douleur de la perte mais aussi cultiver l'intensité du moment dans l'ici et le maintenant. Marianne Chaillan sera présente au Salon du livre de Genève le 21 mars.

Pourquoi est-ce important de parler aujourd'hui de la mort et de la perte?

Dans notre société, la mort est encore très taboue. A l'époque de Montaigne, au XVI^e siècle, les cimetières étaient au centre des villes: on les traversait pour se rendre d'un endroit à un autre, alors qu'aujourd'hui, on aurait plutôt tendance à les contourner. On veille moins nos morts, on utilise des périphrases pour en parler: «il est parti», «il s'est éteint»... On ne garde plus nos anciens à la maison, on relègue loin des yeux tout ce qui relève de la finitude et de la vulnérabilité. Ce tabou autour de la mort, je l'ai vécu de manière très personnelle: lorsque j'étais en CM2, j'ai perdu mes deux grands-parents maternels à quinze jours d'intervalle et, pour me préserver, mon père ne m'a pas emmenée aux enterrements. Pendant des années, j'ai rêvé qu'ils n'étaient pas vraiment morts.

Cela revient à renier la mort, d'une certaine façon?

Il ne faudrait pas autant se voiler la face sur ces expériences: elles ne sont pas un «à côté» de la vie mais elles en font partie. Refuser la perte, c'est refuser l'essence même de la vie. Dans mon livre, j'évoque par exemple cette amie de ma mère très malade qui a fait le choix d'aller mourir en Suisse. Ce choix de s'avancer librement vers la mort, ce n'était pas un acte morbide mais un acte de vie. Elle a été vivante jusqu'au bout, en intégrant la mort comme une étape de la vie, ce que se refusent peut-être à faire les adversaires acharnés de l'euthanasie...

Les philosophes peuvent-ils nous aider à mieux accepter notre finitude?

Les philosophes de l'Antiquité ont proposé des clés pour apprendre à ne plus redouter la mort, mais j'avoue que, pour moi, elles n'ont pas fonctionné. Dans le *Phédon* de Platon, Socrate explique par exemple que le philosophe se prépare toute sa vie à la mort en cherchant à se détacher de son corps: lorsque la mort arrive, il ne peut se rebeller contre elle puisqu'elle lui apporte cette déliaison du corps et de l'âme à laquelle il s'est entraîné depuis toujours.

Pour les stoïciens, il faudrait se rappeler constamment que chaque personne est mortelle, pour ne pas être surpris lorsqu'elle disparaîtra. J'ai essayé, à chaque fois que j'avais ma mère au téléphone, de me dire que je lui parlais peut-être pour la dernière fois, mais cela m'a surtout rendue affreusement malheureuse... Les épicuriens, eux, nous expliquent que «tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus» (1). Mais cela ne me console pas de la disparition de mes proches, et ne fonctionne pas si je meurs d'une longue maladie qui me laisse tout le temps de voir venir la mort...

Quels sont finalement ceux qui vous ont apporté une forme de consolation?

Montaigne, Spinoza, Nietzsche, Jankélévitch, Camus... Ces philosophes plus contemporains vont à rebours de tout cela. Pour eux, la philosophie n'est pas une méditation de la mort mais une méditation de la vie. Montaigne inaugure ce mouvement: lorsque la peste frappe Bordeaux, il se rend compte que ces paysans qui n'ont pas lu le

Phédon savent mourir avec dignité, creusant eux-mêmes leur propre tombe avant de se coucher dedans. Il s'est donc demandé pourquoi il faudrait anticiper ce que la nature nous enseigne très bien le moment venu.

Pour lui, la philosophe antique nous rend malade en nous faisant regarder la mort en permanence, puis en prétendant nous soigner d'une maladie qu'elle a engendrée... La peur de la mort est un affect triste qui ne peut être contré par un exercice rationnel, mais par un affect positif d'une force équivalente. Plutôt que de chercher à apprivoiser la mort qui, comme la méduse de la mythologie, nous pétrifie si on la regarde, mieux vaut convertir son regard, engager toute son énergie vers la vie.

Cela semble plus facile à dire qu'à mettre en pratique...

Cela peut sembler théorique mais pour moi, c'est très concret. A chaque fois que je suis pris dans un sentiment de mélancolie ou d'absurdité, j'essaie de me souvenir de tous ces liens qui me rattachent à la vie. Ce qui nous permet de tenir debout, c'est l'amour au sens large, celui que nous ressentons pour une personne, un paysage, une musique... Il y a deux auteurs vers lesquels je reviens toujours: Albert Cohen et Albert Camus. Dans *Le Livre de ma mère*, Albert Cohen parle de la «farce» de la vie, du «à quoi bon?» qui le saisit lorsqu'il pense à sa mère qui s'est donné tant de peine pour finir finalement dans un trou. Heureusement, il y a aussi Albert Camus, un fils de la Méditerranée, comme moi, qui a grandi dans une terre de soleil, de mer, une terre sensuelle. Il me rappelle que c'est dans ces expériences d'immanence, où l'on habite vraiment l'instant, qu'on s'arrache à ce sentiment aigu et douloureux de la finitude.

Ce sentiment douloureux est-il présent chez chacun d'entre nous?

Ils ne nous touchent pas tous de la même manière. Certains sont préservés par leur foi car habités par l'idée que la mort n'est pas une fin. Je suis parfois envieuse des croyants mais je me reconnais davantage dans les mots de Simone de Beauvoir, écrivant à la mort de Sartre: «Sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi: il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder» (2). D'autres sont dans l'évitement ou le déni, préférant éluder le sujet. Peut-être est-ce d'ailleurs une forme de sagesse de ne pas dépenser trop d'énergie dans des pensées stériles ou inutiles, mais il y a tout de même des vertus à songer à la mort. Lorsque j'ai accompagné ma grand-mère hospitalisée pendant plusieurs semaines, le voisinage de la vulnérabilité me faisait ressentir de manière encore plus intense la gratitude d'être en vie. C'est une sorte de ligne de crête: il ne faut pas se voiler la face sur le caractère tragique de l'existence mais ne pas trop le regarder non plus.

La mort ajoute-t-elle de la valeur à la vie?

J'aime beaucoup cette image de Jankélévitch: une fleur artificielle ne meurt pas mais elle n'a pas d'odeur. Il nous invite à ne pas différer de vivre car il sera bientôt trop tard. Comme des étoiles filantes, métaphores de notre condition humaine, nous avons surgi du néant et nous y retournerons mais, dans cet intervalle, nous pouvons essayer de scintiller de la manière la plus éclatante... La conscience de notre finitude est ce qui nous distingue des animaux. C'est parce que nous savons que tout cela finira que nous trouvons le courage de commencer certaines choses. L'angoisse face à la mort est cette chance cruciale d'oser enfin. ■

(1) «Lettre à Ménécée», Epicure

(2) «La Cérémonie des adieux», Gallimard, 1981

Marianne Chaillan, «Survivre», Ed. L'Observatoire.

Marianne Chaillan est invitée au Salon du livre de Genève sa 21 mars à 16h (scène Boudoir), rencontre avec Marion Muller-Colard («L'Ordre des choses», Ed. Sabine Wespieser) sur le thème «Survivre est dans l'ordre des choses».